

NOTICE
SUR LA VIE ET LES TRAVAUX
DE
AUGUSTE CHEVALIER

(1873 - 1956)

Membre de la section de botanique

déposée en la séance du 28 septembre 1959

PAR

M. LUCIEN PLANTEFOL

Membre de l'Académie des sciences.

Auguste Chevalier est né le 23 juin 1873 dans une ferme du Bocage Normand, près de Domfront. On était, dans les lignées de petits paysans, voué à la terre dont le nombre des enfants, assurant la main d'œuvre, permettait d'accroître la surface, tandis que le patois attachait à elle plus sûrement. Auguste Chevalier est demeuré toute sa vie, dans sa silhouette physique et morale, ce « paysan normand »

que sa race avait créé; mais il a échappé à ce destin parce qu'il portait en lui la puissance d'une autre vie et que des hommes ont aidé à sa libération et à son épanouissement.

Le premier fut un casseur de pierres sous l'auvent duquel le « petit gars Gus » aimait à s'arrêter en rentrant de l'école communale. Le père Poussier se souvenait des mers qu'il avait parcourues comme marin et de la conquête du Sénégal, sous le commandement de Faidherbe. Il parlait ses souvenirs qui créaient dans l'enfant une nostalgie. Mais c'est aussi de lui, qui avait cassé toutes les sortes de pierres de la Basse-Normandie, que le naturaliste apprit l'art de déterminer et peut-être prit le goût des collections.

Le second fut son maître d'école, à Saint-Front, qui le mena, à 11 ans, au certificat d'études, à 12 ans, au certificat d'études complémentaires de dessin et d'agriculture. Surtout ce fut lui qui sut décider la mère, Eléonore, qui ne savait ni lire ni écrire, à ce que son fils fût perdu pour la ferme, parce qu'il irait, avec une bourse, faire ses études au Collège de Domfront et qu'il deviendrait un Monsieur.

Puis ce fut le professeur de Physique et Sciences naturelles du Collège, qui n'eut jamais, aux excursions botaniques et géologiques qu'il conduisait, un élève aussi passionné, aussi avide surtout d'enrichir son herbier de cette flore du Bocage Normand qui juxtapose comme en résumé tous les aspects, tout le charme de la lointaine Bretagne.

Et voici Auguste Chevalier au Lycée de Caen, en Taupe, fourvoyé, sous le prétexte du concours des Bourses de licence, dans les Mathématiques, qu'il délaisse allégrement pour courir au Musée d'histoire naturelle et au Jardin botanique. Il a déjà pris contact avec des naturalistes normands, Corbière, professeur au Lycée de Cherbourg, Husnot, fermier, maire et bryologue éminent; mais aussi avec Alfred Giard, professeur de Zoologie à la Sorbonne, qui a marqué de son empreinte toute la jeunesse naturaliste de la fin du 19^{me} siècle. La première publication de Chevalier — il a 20 ans — intitulée « *Catalogue des Plantes de l'arrondissement de Domfront avec notes critiques*

et observations biologiques » paraît au moment où il entre à la Faculté de Caen. Etudiant, il est aussi chargé par le professeur Lignier du catalogue des herbiers du laboratoire. Parmi eux l'herbier de l'hémisphère austral, de Dumont d'Urville, le fait rêver; devant les fragments desséchés, fixés sur papier, il imagine et désire des rivages, des forêts et des savanes.

Ne croyez pas pourtant qu'il aille d'un pas assuré vers la vie d'explorateur que vous le savez avoir eue. Que de détours et de résistances. Entre sa 20^{me} et sa 23^{me} année, il a travaillé aux herbiers de Caen, fait son service militaire et obtenu sa licence de Sciences naturelles. Il a vécu largement de la vie de la Société Linnéenne de Normandie où il a fait 5 communications de floristique. Mais il part en 1896 occuper le poste de préparateur de Botanique à la Faculté des Sciences de Lille et commencer sa thèse. Le Professeur Charles Eugène Bertrand — dont il redoutait la fêrûle, d'après l'un de ses biographes — lui donne un sujet en accord avec ceux qu'on prônait autour de Van Tieghem ou de Vesque, une étude monographique consacrée à une famille; on lui choisit une petite famille, celle des Myricacées, abondante au tertiaire, réduite à une soixantaine d'espèces, dont la répartition géographique intéressante est un argument en faveur de la réalité ancienne d'une Atlantide et dont les principaux représentants vivent en Afrique australe et en Amérique dans des climats secs et rigoureux de montagnes. On doute que ce sujet ait beaucoup intéressé Chevalier. Dans ses titres et travaux de 1923, il lui consacre une page et demie sur 150 — et ne la présente guère que comme un exercice par lequel il « s'habitua aux disciplines des travaux de laboratoire ». C'est pour la poursuivre dans de meilleures conditions, au voisinage des collections, qu'il vient en 1897 comme boursier de doctorat au Muséum d'Histoire Naturelle, dans le laboratoire de Van Tieghem; les élèves y avaient leur totale liberté, tandis que la réunion mensuelle des naturalistes du Muséum apportait par les exposés des voyageurs, fiers de leurs documents photographiques, un aliment à la passion, encore toute platonique pour Chevalier, des flores lointaines et inconnues.

Alerte! en pleines vacances à la maison paternelle, arrive un télégramme du Directeur du Muséum, Alphonse Milne-Edwards. On a besoin d'un botaniste pour participer à une mission du général de Trentinian, gouverneur du Soudan français, qui poursuit à la fois la pacification et la mise en prospérité du pays. Il faut étudier les ressources végétales de la boucle du Niger et du pays de ce Samory contre lequel la lutte n'est pas terminée. L'expédition partira dans 10 jours. Chevalier a été désigné d'office. Se présenter d'urgence au général de Trentinian.

Est-ce le début ou la fin d'un rêve? Chevalier écrit lui-même, à propos de ceux du Muséum: « J'aurais bien voulu imiter ces voyageurs, mais une arrière crainte me retenait et je rêvais parfois d'un poste sédentaire dans quelque collège, lorsque j'aurais achevé ma thèse. On me citait l'exemple de M. Pierre Dangeard qui était passé comme répétiteur au collège de Domfront, mon collège, puis comme moi à la Faculté des Sciences de Caen et qui était déjà professeur de Faculté et botaniste renommé. » Il n'est pas possible d'abandonner la thèse; car il faut au plus tôt une situation pour apporter une aide à des parents qui ont fait pour leur fils d'énormes sacrifices. C'est donc un refus.

Mais un général sait parler aux hommes. Le devoir de Chevalier est de partir. — Son intérêt aussi; il sera le premier à étudier la végétation des régions inconnues qui s'ouvrent devant les blancs; le premier à étudier quelles plantes nourrissent les populations indigènes. L'intérêt matériel lui-même parle: à 23 ans il partira avec assimilation au grade de capitaine. Tous ses arguments sont donc anéantis. Le destin de sa vie vient de triompher: il sera, par dessus tout, le botaniste explorateur.

1898-1956. Combien de silhouettes successives de cet homme qui, tandis que ses cheveux grisonnent lentement, demeure le même, dans un monde où tout change, un monde que bouleversent des guerres, un monde où des empires s'écroulent. Botaniste avec les mêmes enthousiasmes de savant et les mêmes besoins intellectuels,

homme épris des mêmes idées de liberté, de justice et de bonté, il va se trouver mêlé tour à tour à l'occupation pacifique qui apporte dans ses fourgons un idéal humain et des moyens de travail, au triomphe de la tâche des colons et des marchands que fait plus reluisant le triomphe aussi des éducateurs et des médecins, à l'éveil enfin d'une conscience politique et sociale chez ceux dont l'éducation a été faite.

*
* *

En 1898, il est membre d'une mission militaire, il porte sur le dolman blanc qui, avec le casque colonial, est l'uniforme de rigueur, le revolver d'ordonnance, modèle 92, à gros barillet contenant 6 cartouches et dont la précision est satisfaisante jusqu'à 50 m. Certes il n'aura jamais à s'en servir; mais le géologue de la mission n'est-il pas tué, non loin de lui, par les Touaregs, et n'y a-t-il pas tout à craindre des soldats de Samory en débandade dans la forêt. Si le plus souvent il suit à pied les sentiers déjà relevés sur des cartes, accompagnant des colonnes volantes de l'expédition, ou même seul, il est parfois premier à parcourir des itinéraires nouveaux, par exemple aux sources de la Comoé.

Quelques années plus tard, allant du Chari au Lac Tchad, c'est dans des conditions toutes différentes que sa mission se déroule. Elle est purement scientifique et civile. Il en est le chef. Il l'a conçue. C'est un « projet fantastique, disproportionné à ses faibles moyens », qui doit le mener dans d'immenses territoires, vierges encore de toute exploration scientifique. Il va parcourir à pied des milliers et des milliers de kilomètres sans protection militaire, avec ses compagnons passionnés. Le voici à Ndellé, retenu un peu contre son gré et traitant avec le sultan Senoussi; c'est ce grand marchand d'esclaves qui va fournir aux Français sur son domaine une escorte « garantissant la vie sauve dans un pays où à cette époque l'existence humaine comptait pour peu de chose ». Ainsi le prouve, dans le Dar

Kouti, la trace rencontrée de la Mission *Crampel*, massacrée, quelques années, plus tôt, par les hommes de Senoussi. L'escorte quittée plus loin, c'est par des itinéraires nouveaux que, traversant un pays d'inondations et de populations lacustres, il atteint le Lac Tchad, visité seulement une dizaine de fois jusqu'alors.

De 1913 à 1920, il n'est plus sur le sol d'Afrique, mais ses missions discontinues sont en Indochine. Il est là-bas à la demande du ministre des Colonies, qui le charge de juger et résoudre les problèmes économiques que seul peut comprendre un technicien, agronome et botaniste tout à la fois, rompu aux questions coloniales. Il est le conseiller d'Albert Sarraut, Gouverneur de l'Indochine. Il choisit les emplacements des Écoles d'Agriculture au Tonkin et en Cochinchine, organise une station expérimentale — Caféier, Théier — une autre pour la riziculture, au moment où se pose le problème de la standardisation des paddys. Il crée une réserve forestière; il crée aussi, peut-on dire, l'Institut Scientifique d'Indochine... Et pourtant cet homme surmené va à pied, dans la jungle et dans la montagne, trouve le temps d'être encore le botaniste qui recueille des échantillons d'herbier (9500 pour l'Asie sur plus de 80000 qu'il aura recueillis au total dans sa vie) et étudie les plantes qui lui sont nouvelles.

Ses dernières missions — l'avion qui est du temps gagné; la voiture officielle qui l'attend à l'aérodrome. — Et le travail encore, au milieu des images botaniques qui se renouvellent du passé, au milieu des souvenirs qui remontent surtout des expéditions premières. «De 1905 à 1945, ma vie s'est écoulée, il me semble, avec une vitesse vertigineuse». Et parfois l'avion atterrit à Moscou où Chevalier est accueilli comme le grand savant botaniste ayant consacré toute sa vie à l'étude des ressources végétales du monde.

*

* *

Évaluer le kilométrage de ces longues randonnées à travers le monde serait chose un peu vaine. La notice de 1923 s'ouvre sur 2 cartes: Missions scientifiques en Afrique occidentale et en Afrique

centrale 1898-1912; un trait de 43 mm y représente 1 000 kilomètres. Les itinéraires sont tracés en rouge et, si la marche principale progresse sur 10 000 kilomètres peut-être, suivant un plan que l'on devine, de nombreuses boucles s'écartent du trajet principal et se referment, attestant le caractère scientifique de l'exploration, conduite tantôt dans la brousse infinie et tantôt dans l'immense forêt. L'autre carte est intitulé: Voyages d'études en Indochine, Malaisie et Moyen-Orient. Le trait rouge accoste à Ceylan; il gagne le merveilleux jardin de Peradeniya, ses laboratoires et ses terrains d'essai, dans le massif montagneux du centre de l'île, où il rayonne; puis il rallie Singapour, d'où une immense boucle explore la Péninsule de Malacca aller et retour jusqu'à Sélangar; il fait une longue escale à Java, suivant l'ossature rocheuse de l'île par Buitenzorg jusqu'à Sourabaya — puis, par Singapour, il gagne son vrai but, le Cambodge, où des traits rouges divergent en étoile, l'Annam parcouru dans toute sa longueur, le Tonkin où par des vallées divergentes sont atteintes en divers points dans les montagnes, les frontières de la Chine.

Ces 2 cartes définissent le territoire d'Auguste Chevalier. Il est le praticien de ces flores, de ces bois et de ces cultures. Certes, il ira, d'aventure, en d'autres parties du monde; il fera en 1928 un voyage au Brésil où sa maîtrise des problèmes de l'agriculture tropicale le fait inviter. Il passera 3 mois en 1934, déjà blanchi et un peu alourdi par l'âge, à explorer les îles du Cap Vert, situées hors des grandes routes de navigation et parmi les pays les plus ignorés du monde. Certes il y a eu avant lui 11 botanistes à visiter ces îles, parmi lesquels Darwin et Hooker, mais aucun n'a gravi les pentes de l'intérieur et surtout le volcan de Fogo, un des plus imposants du monde et Chevalier en rapporte de riches documents. Mais ce ne sont pas ici les nouveautés qui sont son but principal. Ce voyage lui permettra de mieux délimiter sa *dition* africaine. Pour lui, il revient sans cesse à son domaine et surtout Sénégal, Côte d'Ivoire, Niger, Soudan, ensemble qui est maintenant son pays à l'égal pres-

que de sa Normandie. Car son besoin des voyages n'est point curiosité de voyageur avide de voir du nouveau, mais effort plus profond vers le savoir et vers l'utile.

*
* *

Dès les premières pages de cette vie d'explorateur, Chevalier connut la gloire. Elle vient volontiers à ceux qui ont accompli des exploits, qui se sont révélés capables de surclasser la résistance ou la volonté humaines. Telle apparaissait aux hommes qui visitaient l'exposition universelle de 1900, la réussite de cette mission scientifique qui, avec ses milliers de kilomètres franchis à pieds sous la chaleur, ou dans les pluies, au milieu des fièvres ou des hommes ennemis, participait de la renommée des victoires coloniales et plaçait ce botaniste, avec les Savorgnan de Brazza ou les Foureau, un peu sur le même plan que les Faidherbe, les Gallieni ou les Dodds. Au retour de la mission Chari-Lac Tchad, une émouvante réception officielle se déroule dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne et, bientôt après, la ville de Domfront en fête reçoit sous des arcs de triomphe son glorieux enfant. A 31 ans il est décoré de la Légion d'Honneur; à 33 ans une notice biographique de l'explorateur, témoignant de sa gloire, est inscrite au supplément du grand Larousse.

Cette gloire qui lui venait ainsi, en récompense d'exploits rendus possibles par une résistance physique et morale hors de pair, récompensait aussi, confusément, les grands services rendus à l'humanité. Sa première mission révèle l'importance d'une des lianes à caoutchouc vivant dans la brousse du Soudan: le *Landolphia Heudelotii* pour lequel il précise la méthode scientifique de coagulation du latex. Il étudie les Cotonniers et montre que le *Gossypium punctatum* Perr., race africaine très vigoureuse donnée par le *Gossypium hirsutum* L., plante américaine introduite en Afrique depuis plusieurs siècles, convient parfaitement à une production d'intérêt national, si l'on résout le problème de l'irrigation. Plus tard de même

il fait, avec le *Coffea excelsa*, une précieuse découverte, sa plus importante sans doute; cette espèce géante du Haut-Chari se répand progressivement dans les cultures tropicales et tend peu à peu à se substituer aux espèces de Caféier plus anciennement connues et utilisées. Et de la sorte, il s'occupe, utilement, de presque toutes les plantes cultivées des régions tropicales, Bananiers, Palmier à huile, Arachide etc...

Cette tendance utilitaire de son savoir, au programme déjà de la mission de Trentinian, correspondait admirablement à l'origine paysanne de Chevalier. Le sens pratique de ceux qui ont cultivé la terre, fait percevoir plus fortement les liens qui unissent la plante à son milieu et laisse deviner la forme sous laquelle les meilleurs résultats seront obtenus. De plus, comme un vrai cultivateur, Chevalier sait recourir à l'expérimentation, qui est le seul moyen de réaliser des améliorations en agriculture et de dégager de nouvelles méthodes de culture, moins coûteuses et plus rémunératrices pour le producteur. Il est, dès 1904, chargé d'une mission scientifique permanente pour l'étude des ressources agricoles et forestières de l'Ouest Africain et procède de suite au choix de l'emplacement du jardin botanique de Dalaba, sur les Hauts-Plateaux du Fouta-Djalou. Là, durant 10 années, il introduit un grand nombre de plantes susceptibles d'acclimatation: divers arbres fruitiers, des Caféiers, des Quinquinas, des Eucalyptus. Il devient le véritable spécialiste des Bois coloniaux: rien de plus frappant que la liste des arbres essentiels de la Côte d'Ivoire; à côté des noms vernaculaires, Bété, Lô ou Framiré, un binôme latin: genre, espèce, suivi de l'abréviation A. Chev. qui est parlante pour tous les botanistes du monde — et que de fois, lorsqu'il y a synonymie, le bon droit de la science demeure-t-il au terme qu'il a défini. On a pu dire qu'il a découvert et pour la première fois décrit les arbres les plus importants de cette forêt. Et il pouvait écrire en 1928 qu'avant ses travaux on ne tirait parti, en Côte d'Ivoire et au Gabon, que de 2 espèces, l'Okoumé et le Khaya, alors qu'après l'étude des échantillons de bois qui fut conduite

par lui, à l'aide des techniciens et des industriels, 20 essences ont été livrées à l'exploitation. C'est d'ailleurs un hommage bien significatif que les industriels et importateurs de bois aient refait toutes les boiseries de son laboratoire avec les bois d'Afrique tropicale que ses travaux leur avaient permis d'exploiter.

*
* *

Certes, Auguste Chevalier est avant tout explorateur et agronome. On a souvent utilisé à son sujet le terme de pionnier: il est exact déjà pour ses randonnées à pied à travers la nature sauvage; il est vrai aussi pour le souci qu'ont tous les défricheurs de contrées incultes de voir l'humanité profiter de leurs efforts. Mais nous ne devons pas oublier que, s'il fut l'un des derniers de ceux qui méritèrent le titre d'explorateur, il fut, par ailleurs, un éminent botaniste. Un systématicien de premier plan. Il n'est même pas besoin de feuilleter ses notices pour voir la place que tient cette systématique dans sa pensée. Son nom est attaché à tant de plantes nouvelles dont il a donné la diagnose et précisé les caractères systématiques que cette œuvre suffirait à lui assurer une très haute notoriété parmi les Botanistes. Ses *Novitates floræ africanæ*, ses *Diagnoses plantarum Africæ*, ses *Sudania* affirment l'importance et la continuité de son œuvre. Il invente même une méthode, en ce domaine, bien rebattu pourtant, de l'herbier, et, Normand défiant, qui sait combien l'erreur est chose humaine, impose une règle nouvelle pour la détermination des Bois. Ne prélevez pas sur des plantes différentes ici des rameaux végétatifs, là des rameaux floraux, ailleurs les échantillons de bois et de branches qui doivent compléter l'étude de la plante. Rien ne vous garantirait l'identité spécifique des plantes dont vous rapprocheriez ainsi des fragments. Il faut « ne rapporter que des échantillons de bois accompagnés de spécimens d'herbier prélevés sur l'arbre même fournissant le bois ». Ainsi seulement peut-on

avoir une détermination certaine, — et c'est suivant cette méthode qu'il établit ses types, qui sont attribués par lui aux grands herbiers du monde. Mais il ne lui suffit pas de ces échantillons bientôt morts qui constituent le test indiscutable. Il commence en 1938 la publication de la *Flore vivante de l'A. O. F.* Ce terme ne signifie pas seulement que tout son travail de systématicien a été fait par lui sur les plantes vivantes et non sur les échantillons d'herbier, mais aussi que, pour ses yeux à lui, chaque échantillon conserve cette vie et qu'il veut tenter d'en transmettre la vision à qui consulte l'herbier, grâce aux caractères biologiques et écologiques dont il l'accompagne.

*
* *

Parce que la plante ne saurait être isolée de son milieu, Chevalier est nécessairement un phytogéographe. «La phytogéographie a été avec la systématique ma science de prédilection». Au moment où en Europe on se querelle sur les buts et les moyens de la phytogéographie et où la notion d'association bat en brèche la vieille notion de formation végétale, Chevalier sait juxtaposer les 2 tendances. C'est avec l'état d'esprit des Drude et des Grisebach qu'il aborde et décrit les «formations végétales» qui donnent leur physionomie aux grands paysages africains. Puis d'autre part il appelle du nom d'«association», en Casamance par exemple, les groupements dont chacun, avec un type végétal dominant, produit localement un paysage spécial: palmeraie, marécage, rizière, savane, brousse ou bambuseraie. — Dans la forêt de la Côte d'Ivoire d'autres problèmes s'offrent à lui. On la dit «forêt vierge». Il faut employer le terme de «forêt primitive», quand il s'agit de peuplements forestiers restés à l'état naturel, et parler de «forêt secondaire», lorsque la forêt s'est réinstallée sur l'emplacement de cultures abandonnées. Jamais ces notions n'avaient été rencontrées avec une précision analogue. Pour étudier cette végétation ligneuse, il fait abattre par des bûcherons les arbres

qu'il lui faut connaître; pendant plusieurs mois, il suit jour par jour les abattages d'arbres sur le tracé d'un chemin de fer: il constate que la forêt primitive juxtapose en mélange près de 400 espèces de grands arbres; la forêt secondaire n'en comporte qu'une trentaine. Et si la forêt secondaire partage à peu près également la surface du sol avec la forêt primitive, l'importance de l'action de l'homme sur la végétation est marquée très nettement. Dans les contrées habitées la plupart des associations ont pour cause son intervention, ses feux dévastateurs, le pacage de ses animaux; elles sont indirectement son œuvre. La forêt secondaire est d'ailleurs lente à se rétablir: il faut parfois plusieurs siècles, comme dans les ruines d'Ankor, au Cambodge, pour que la forêt secondaire paraisse presque semblable à la forêt primitive.

Ainsi, par ce biais de la phytogéographie, le voilà ramené à l'homme, qui, avec la colonisation du général de Trentinian, était son point de départ; indépendamment de l'étude pratique des plantes vivrières et de l'utilisation des bois, il y a une ethnobotanique, une botanique en relation avec les races humaines, dont Chevalier est l'un des fondateurs. C'est dans son voyage au Brésil, à 55 ans, qu'il a senti avec le plus de force le rôle de l'homme dans la dispersion des plantes tropicales. Les espèces communes à la fois à l'Afrique et à l'Amérique du Sud sont au nombre de 300 environ, soit moins du 1/200^e de la flore des 2 contrées. L'introduction de telles espèces, si elle n'est pas voulue par l'homme, est en rapport avec l'existence de places libres. Le sel marin par son action crée sur les côtes de telles places libres que peuplent les plantes halophiles, parmi lesquelles celles de la Mangrove. Dans les eaux douces aussi il y a des places libres naturelles qu'utilisent les plantes aquatiques, qui ont des graines très fines transportées par les oiseaux d'eau. Mais bien plus nombreuses sont les plantes anthropophiles. Nous les connaissons dans la flore tempérée qui nous entoure et qui, organisée ou tolérée, a été complètement modelée par l'homme; elles ont un rôle aussi important dans les régions tropicales. Biologiquement elles ont

un grand pouvoir d'adaptation, produisent des graines nombreuses, souvent en toutes saisons, sont très résistantes aux causes de destruction: insectes et champignons. Elles utilisent de suite les places que l'homme rend libres par ses défrichements et ses feux de brousses. Même lorsqu'elles paraissent spontanées dans des contrées qui ne sont pas habitées, elles peuvent résulter d'anciennes introductions: c'est le cas du *Ceiba pentandra*, l'arbre géant d'Afrique; sa patrie est la région Guyano-brésilienne; il a si bien conquis l'Afrique qu'il y vit aujourd'hui dans des formations semblant autochtones. — Chevalier a pu étudier avec une précision parfaite, sur les sols africains et américains, les mêmes successions de végétation consécutives aux feux de brousse, occupant l'emplacement de la forêt détruite par l'homme primitif.

Une mission au Sahara devait compléter les résultats de cette enquête: L'abiotisme, l'absence de vie qui caractérise le désert, ne tient pas à l'extrême sécheresse: des plantes se sont adaptées à la vie brève de la saison hivernale. Pour une part le sol explique le désert: sables mobiles, ergs dépourvus de sol, où nulle plante ne peut s'enraciner. Pour le reste, l'homme et le chameau sont les principales causes du dépeuplement progressif du Sahara, dépeuplement certain, les oasis mises à part. Le Sahara est incontestablement un pays dévasté par l'homme et par les herbivores domestiques. Cette action s'exerce depuis les millénaires, comme le prouvent les traces innombrables de préhistoire. On voit combien les idées exprimées par Chevalier dès 1932 et qui étonnaient alors, devaient recevoir confirmation des découvertes ethnographiques récentes.

Est-il nécessaire de dire comment ces conclusions fondent la lutte pour la protection de la nature, le souci de voir conserver un peu de la végétation primitive, là où elle existe encore, le devoir d'apprendre aux hommes comment ils doivent ménager la vie végétale et les sols qui la produisent. . . . Ce sujet retient beaucoup l'attention aujourd'hui. Les observations de Chevalier sont à son origine.

*
* *

Nous avons suivi le développement de la pensée de Chevalier, mais non sa carrière. L'exploration, l'épanouissement de ses idées, sur le terrain même de ses observations, dans la méditation qu'imposent à certaines heures la monotonie de la marche, ou le repos forcé du fait des pluies, ce sont les phases de sa vie de savant. Mais l'effort ne saurait être soutenu continûment et il faut une autre part de la vie, ne fut-ce que pour étudier, pour exploiter le matériel accumulé par l'explorateur.

La mission de Trentinian terminée, après 14 mois de Niger et de Soudan, sans que Chevalier reprenne haleine, une mission du Gouvernement Général de l'Afrique occidentale française le maintient entre Sénégal et Casamance, rassemblant le matériel qui présentera à l'Exposition Universelle de Paris, en 1900, les productions agricoles et forestières du Sénégal: 3 médailles d'or, une d'argent, 2 de bronze récompensent son effort. Mais Edmond Perrier, le nouveau directeur du Muséum, a fait créer en son absence un Laboratoire Colonial de l'École des Hautes Études et Chevalier y est nommé préparateur. C'est sous ce titre que, sa thèse passée en 1901, sur son sujet primitif, il accomplit plusieurs missions nouvelles complétant par des trajets différents sa connaissance des pays déjà parcourus. Nommé en 1911 directeur d'une *Mission permanente des Cultures et Jardins d'essais Coloniaux* qui lui imposera d'étendre ses études à d'autres colonies françaises, il est mis à la tête d'un Laboratoire d'Agronomie Coloniale de l'École Pratique des Hautes Études, près le Muséum. Il deviendra enfin en 1929 titulaire de la chaire d'Agronomie Coloniale, créée pour lui au Muséum d'Histoire Naturelle — il a 56 ans — et le demeurera jusqu'à sa retraite. Il conservera jusqu'à son dernier souffle toute son activité dans l'Établissement où il était venu comme boursier près de 60 ans plus tôt. C'est à juste titre qu'en 1947 le Directeur du Muséum, A. Urbain, pouvait dire: « Pendant 50 ans, avec le même dynamisme et la même ferveur juvéniles qu'il a mis à servir la Science, il n'a cessé d'être partie intégrante du Muséum,

de se considérer comme tel et de le servir pour son plus grand renom». L'exploration fut et demeure au premier chef une des missions du Muséum. On peut être assuré que Chevalier restera, aux yeux de l'histoire, le type le plus parfait des explorateurs qu'ait produits le Muséum.

En 1925, son premier laboratoire fut détruit par un incendie, avec une partie des documents et manuscrits non encore publiés qu'il contenait. Reconstitué grâce à l'intervention d'un Comité de patronage et décoré de boiseries africaines, il fut, après 1940, transféré dans un nouveau bâtiment où l'on peut étudier l'admirable collection des bois coloniaux, avec leur détermination botanique exacte, provenant de l'Afrique tropicale, de l'Indochine et du Brésil. C'est là qu'il accueillit ceux qui doivent compter pour ses élèves, et par exemple R. Portères, son successeur dans la Chaire d'Agronomie Coloniale, Trochain, Schnell, Africanistes eux aussi... C'est là, et en Normandie, qu'il écrit.

*
* *

Auguste Chevalier a beaucoup publié. Plus d'un millier de notes, articles ou volumes, sont signés de son nom. Marcelin Berthelot, parce qu'il avait mis la synthèse organique à la portée de ses élèves et qu'il collaborait toujours avec eux, avait pu réaliser une production aussi considérable. Chevalier signe seul, presque toujours, les travaux originaux et c'est sa pensée à lui seul qu'il expose. En 1929 par exemple: il produit un volume de 200 pages sur les Caféiers, 5 notes aux *Comptes rendus*, 10 articles, soit 97 pages, en des périodiques divers, 13 notes, soit 60 pages, dans la *Revue de Botanique appliquée et d'Agronomie tropicale*. Cette revue est son œuvre. Il l'a fondée en 1921. Elle constituait si bien un besoin qu'elle trouve sans peine, pour 1000 pages par an, des collaborateurs qui sont «des savants spécialistes dans l'agronomie appliquée, des agronomes, des forestiers et des voyageurs de presque tous les

pays du globe». Elle est surtout le lien entre les stations expérimentales des régions tropicales françaises et par ses mises au point et études bibliographiques, réalise une documentation importante pour tous. Elle permet aussi à Chevalier de tenir le monde scientifique au courant de ses études personnelles et son plus proche collaborateur, Jean Leroy écrit: « Chevalier a voulu être le premier partout, dans l'empire qu'il s'était créé; premier sur le terrain, premier aussi dans la publication scientifique... Il a voulu publier presque au jour le jour, la progression de nos connaissances... », et aussi celle de sa pensée; d'où « un certain côté hâtif de l'œuvre écrite... »

Un très beau livre: Le tome III du *Traité de Géographie physique* de E. de Martonne. Depuis la 1^{ère} édition parue en 1909, d'importants changements sont devenus nécessaires dans l'exposé de la biogéographie. Les botanistes surtout ont perfectionné leurs méthodes d'analyse des groupements végétaux; ils ont défini les associations végétales, ont reconnu qu'elles sont rarement en état d'équilibre, adaptées parfaitement au climat et ils essayent de reconnaître les lois de leur évolution. Quand, en 1922, de Martonne pense à l'édition nouvelle, il a devant lui les phytosociologues, les spécialistes de ces questions, engagés dans des discussions de méthodologie et d'interprétation, habitués à leurs exemples particuliers, et d'autre part A. Chevalier qui a l'avantage de n'être pas un spécialiste, mais d'avoir vu, outre le territoire de la métropole, des types de tous les grands paysages du monde tropical. Ses carnets de voyage sont emplis de remarques utiles; il est prêt à lire le grand nombre de travaux récents qu'apporte la géographie botanique; à passer au crible du bon sens des assertions encore aventureuses. Les 260 pages qui constituent sa tâche personnelle, sont conçues par lui comme un premier exposé de son savoir phytogéographique: la plante dans ses rapports avec les facteurs climatiques et topographiques; avec les sols; les associations végétales; l'action de l'homme; les régions botaniques continentales. Ces 5 chapitres présentent certains côtés de la géographie botanique sous des aspects nouveaux; ce travail de

synthèse, d'une qualité didactique excellente et qu'on lit aujourd'hui sans le sentir vieilli, apparaît alors à Chevalier comme esquissant un programme de recherches auquel il devait partiellement satisfaire.

D'un tout autre genre: *Michel Adanson, voyageur, naturaliste et philosophe*. Il appartenait à Chevalier de graver ce médaillon colonial. A 22 ans, Michel Adanson, épris d'histoire naturelle et désireux d'étudier la nature tropicale sur place, s'engage à la Compagnie des Indes dans une petite place de commis, part pour le Sénégal, demeure 4 ans à St Louis, dans l'île Sénégal, et gagne des comptoirs dans l'intérieur et sur la côte, s'occupant sans cesse de botanique et zoologie. Chevalier a visité 150 ans plus tard les mêmes localités. Si la faune est beaucoup moins riche, il retrouve toutes les plantes de l'herbier d'Adanson, en qui il voit un très grand naturaliste voyageur, mais non un explorateur. Les immenses mérites d'Adanson avec son *Histoire Naturelle du Sénégal*, qui devait le faire entrer à l'Académie des Sciences, mais surtout comme botaniste auteur de l'ouvrage intitulé *Familles de plantes*, l'injustice des attaques dont il fut l'objet, son chimérique projet d'une Encyclopédie qu'il écrivait à lui seul avec une orthographe « naturelle », son incroyable érudition que dépasse bientôt pourtant le développement de la Science, son labeur infini interrompu par la mort, autant de thèmes que Chevalier développe avec ferveur. Quel contraste pourtant entre les destinées de ces deux hommes, comme entre la figure longue et douloureuse d'Adanson et le visage carré et heureux de vivre de Chevalier.

On devine que Chevalier avait le plus grand désir de la vulgarisation. Les missions de sa jeunesse, le plaçant au premier plan de l'actualité, lui ont donné un nombre énorme de spectateurs et cela « ne lui déplait nullement ». Quand, devenu célèbre, on s'empresse autour de lui, que la presse le sollicite, c'est avec une visible bonne grâce qu'il reçoit compliments et hommages. Aussi a-t-il cherché par sa publication à maintenir l'attention de ce grand public qu'il avait conquis. Il se sent encore en pleine force quand, en 1940, la

guerre le bloque à Paris. Plus qu'à l'étude des documents inédits qu'il n'a pas exploités, il s'attache à parler à ce public, et coup sur coup, dans la collection *Que sais-je?*, paraissent: *L'Agriculture coloniale. Origines et évolution.* — *Le Tabac* (en collaboration avec F. Emmanuel). — *Le Coton* (avec P. Senay). — *Le Café.* — *Le Caoutchouc* (avec Le Bras). — *Forêts vierges et bois coloniaux* (avec Normand). — *Les fruits coloniaux* (avec J. F. Leroy). — *Le Riz* (avec Angladette), et surtout cet in-8°, *Révolution en Agriculture*, où il pensait avoir mis le meilleur de lui-même. « J'ai montré de mon mieux et avec une vive conviction que la science et le travail doivent s'unir pour le progrès, aussi bien chez nous que dans la France d'Outre-Mer. Je souhaite que cet ouvrage soit regardé comme l'expression de toute ma pensée et qu'il exprime bien le but auquel j'ai voulu consacrer ma vie. »

*

* *

Le but, c'est à la fois de rendre hommage à la nature et de servir l'humanité. Humblement, instinctivement, c'est cela la vie du paysan. Quand les yeux se sont profondément ouverts sur le monde, c'est cela encore qui doit être la vie du savant. De ce même amour qu'il avait voué à la nature végétale, on sent à lire certaines pages de Chevalier, qu'il a su aimer les hommes. Non point tous. Il hait ceux dont les fautes et les faiblesses sont la cause des « guerres infernales ». Et plus que d'avoir été l'hôte de Staline, il est fier d'avoir été l'hôte des humbles, que leur peau soit blanche ou noire, fier d'avoir su les comprendre et se faire comprendre, aimer et admirer d'eux, fier de s'être appuyé sur eux et d'avoir travaillé pour eux. Au jour émouvant de son jubilé scientifique, le 23 Octobre 1947, il remercie tous ceux, présents ou absents, qui l'ont aidé à réaliser son œuvre, ses maîtres, ses collègues, ses confrères. Il n'oublie pas ceux qui, jeunes savants ou simples collaborateurs dévoués, ont succombé, près de lui, durant sa longue randonnée dans la nature; mais surtout il n'oublie pas non plus « tous les hommes de couleur

qui furent des auxiliaires si précieux au cours de mes missions: Noirs d'Afrique, Annamites, Moïs et Cambodgiens d'Indochine, Métis indiens du Brésil, sauvages souvent frustes de la forêt équatoriale, à l'âme primitive, mais au cœur généreux, quand on sait leur adresser le langage qui convient à leur mentalité. J'ai rencontré parfois parmi eux des chefs de tribu, des paysans ou des guerriers qui m'étaient d'abord hostiles, mais très vite nous nous comprenions et je les apprivoisais.» Et dans l'une des dernières circonstances où il lui fut donné d'exprimer avec émotion sa pensée philanthropique, en prenant la Présidence de l'Académie des Sciences en 1953, il trace le programme de ce que nous devons faire pour ces hommes de l'Union française, éparpillés sur les divers continents. Non seulement il faut leur porter l'instruction et le bien-être, mais c'est notre devoir de chercher parmi eux des élites en puissance, et, — comme ses maîtres l'ont fait autrefois pour un petit paysan perdu dans le bocage Normand, — il faut reconnaître des vocations, aider, guider vers le savoir, et notre espoir humanitaire sera récompensé par leurs succès dans le domaine même de la Science.

*
* *

Avec quelle intensité devait-il revivre ses souvenirs sans nombre, quand, sur la fin de sa vie, comme auparavant dans l'entracte entre deux missions, il revenait vers la maison paternelle: La voici, reproduite dans un hommage à «Auguste Chevalier, le plus illustre des Botanistes Normands». Maison massive, de pierres et de tuiles sombres, éclairée du gris des volets et des bandes de plâtre aux angles des toits. Des rosiers et des aristoloches grimpent à ses murs et l'on devine le rez-de-chaussée bas sous les poutres; un pignon vient sur la rue et derrière, en long, le bâtiment qui fut sans doute la ferme, autrefois. En légende: *Domfront (Orne). Maison de l'explorateur Auguste Chevalier*, écrit en ces caractères qui décèlent une carte postale, ancienne certes. Debout, devant la maison, très droit en un habit qui semble une redingote, les cheveux déjà gris, mais la

moustache sombre encore, Auguste Chevalier, et près de lui, petite et voûtée dans son vêtement noir de femme âgée, les mains jointes sur sa robe en un geste de quiétude, sa mère. Dans cette maison, qui fut partiellement détruite en 1944, et qui fut pillée, et qui fut restaurée, quelles ont été les pensées de Chevalier au souvenir des étapes qui ont marqué sa vie : Sa gloire jeune et brûlante d'explorateur ; les récompenses et les prix venus de l'Académie des Sciences et de tant de Sociétés savantes ; le succès de ces missions échelonnées tout au long de sa vie, sur cette terre d'Afrique surtout, qui était sienne, missions dont chacune était féconde pour la science et pour l'économie française ; le rôle essentiel tenu dans les Commissions où Science et Science appliquée étaient en jeu ; l'élection à l'Académie des Sciences en 1937 et, 16 ans plus tard, l'élection à la Présidence de cette Académie ; l'Académie d'Agriculture ; l'Académie des Sciences Coloniales ; la *Linnean Society* de Londres, qui est preuve internationale ; la cravate de la Légion d'Honneur, reçue en 1937, et qui dit la reconnaissance d'une nation. Tout cela réuni, au soir de la vie, entre les mains de celui qui avait joué et travaillé enfant dans cette maison, sous les yeux attendris de sa mère Éléonore. Il sait que cet amour maternel lui a livré les caractères de la race normande dont il a tant fait preuve : puissance physique et santé ; désir de voir et de savoir ; de se plonger dans sa pensée au point de négliger tout ce qui n'est pas un aliment pour elle, au point de paraître indifférent ou distrait ; désir de réaliser ensuite, alliant à la fois ténacité invincible et besoin de liberté. — Mais de cette mère qui a tant travaillé pour son fils, il a reçu aussi en héritage la bonté. Et c'est ce qu'exprime le « mot de la fin », confié par lui à une enquête, en 1949, qui nous permettra de mieux comprendre le regard des yeux à demi ouverts sous les sourcils en broussaille, derrière le lorgnon, et le bon sourire que cache la moustache :

« Que les hommes de toutes races et de toutes couleurs se comprennent et s'aiment. »
